

La Revue Canadienne

DU MONDE POLITIQUE, RELIGIEUX, LITTÉRAIRE, INDUSTRIEL ET COMMERCIAL.

LOUIS. O. LE TOURNEUX, REDACTEUR EN CHEF.

Education.

Industrie.

Progrès.

CONDITIONS D'ABONNEMENT.

(Payable d'avance.)

Table with subscription rates: Abonnement au Journal semi-hebdomadaire, Abonnement à l'Album Mensuel, etc.

Nouvelles d'Europe. Arrivée de la Malte du 5 Mai.

ARRIVÉE DU BRITANNIA.

L'arrivée du Britannia à Boston nous a mis en possession de nos Journaux d'Europe jus-5 mai courant.

SITUATION DE L'ANGLETERRE.

L'état politique de l'Angleterre présente en ce moment une scène de confusion, au milieu de laquelle il est difficile de démêler le véritable état de choses.

Le bill sur les céréales se recommandait principalement par la nécessité d'aller au devant d'une disette imminente. Ce caractère d'urgence a été dérivé par une fautive manœuvre de sir Robert Peel.

du bill. Mais tant que les relations de l'Angleterre avec les Etats-Unis resteront dans cet état d'incertitude et de crise, il ne faudra pas songer à suspendre, ne fût-ce que pour quelques semaines, l'action des pouvoirs publics.

—La délivrance de la reine est annoncée pour le mois de mai.

—Le Globe prétend savoir d'une manière positive que le voyage de la reine à Paris est remis à l'année prochaine.

—La grande préoccupation en ce moment, est de savoir si la chambre des lords votera le bill sur les céréales, qui n'a plus qu'une épreuve à subir dans la chambre des communes.

—Le parlement a repris ses séances le 17. Dans la chambre des communes, M. Browne a interpellé le gouvernement à propos d'actes de violence qui se sont récemment passés en Irlande.

—L'Angleterre songe enfin à introduire une réforme sur plusieurs points de sa jurisprudence, et, entre autres, sur les lois relatives aux meurtres occasionnés par imprudence ou par des duels.

—Sir Robert Peel a reçu dernièrement de M. Mac Geachy, toiseur royal à la Jamaïque, un plan que le premier ministre anglais paraît disposé à adopter.

—Un veillard de soixante-dix ans vient de mourir d'épuisement à Londres, dans une maison de pauvres de la paroisse de Saint-Luc, où on venait de le transporter.

La séance de la chambre des communes du 25 avril a été marquée par deux incidents notables: une déclaration importante du premier ministre, et une querelle personnelle entre sir Robert Peel et M. d'Israeli.

Le bruit s'était répandu que sir Robert Peel voulait se rapprocher de plus en plus des ultra-tories, et qu'il avait fini par accepter toutes les conditions que lui imposait lord George Bentinck.

Cette rumeur, quelque invraisemblable qu'elle fût, a servi de texte à M. Cobden pour prononcer une de ces véhémentes philippiques avec lesquelles il a passionné les districts manufacturiers d'Angleterre.

Alors, sur une interpellation directe et précise de M. Smith O'Brien, sir Robert Peel a répondu catégoriquement qu'il ne pouvait pas être dans son intention de substituer à l'abolition des corn-laws, la mesure dont il était question ni quelque mesure que ce fût.

—Lorsque M. Cobden a menacé de la colère du peuple le parti de la campagne, et qu'en commentant ses expressions, il a dit que le peuple, c'étaient les habitants des villes, le premier ministre a applaudi chaudement.

“ et jaloux d'être à la tête des gentlemen d'Angleterre. Mais le parti de la campagne a été bien vite mis en oubli, et il a suffi d'une menace de M. Cobden pour faire accepter et applaudir par le premier ministre cette définition nouvelle.”

Sir Robert Peel, à ces mots, se lève avec impétuosité et s'écrie de toutes ses forces: “ Je nie complètement le fait.” L'opposition accueille ce démenti par de bruyants applaudissements. Les tories éclatent au contraire en murmures, en protestations véhémentes.

M. d'Israeli paraissait irrité. Tout le monde, dans la chambre, connaît le caractère irritable et inflexible de sir Robert Peel, qui a déjà eu plusieurs affaires d'honneur. Aussi le tumulte s'apaisa comme par enchantement, et le silence le plus profond se rétablit dans la salle.

Pendant qu'O'Connell demandait l'ajournement du débat sur l'Irlande, le colonel Peel s'approcha de M. d'Israeli et lui adressa quelques mots, puis sortit de la salle. Quelques instants après, un membre du parti tory, M. Newdegate, se leva évidemment au nom de M. d'Israeli, et demanda à sir Robert Peel s'il avait en effet assuré que l'assertion de M. d'Israeli était fautive. Voici la réponse de sir Robert Peel.

“ L'honorable membre s'est complètement trompé. Ma réponse a été celle-ci: Je nie complètement le fait. M. d'Israeli a prétendu que j'avais applaudi une expression particulière de M. Cobden, consistant à dire que les villes avaient le droit de dicter leur volonté au parti de la campagne, et que j'avais accepté cette définition du mot “peuple.” J'ai dit: “ Je nie complètement le fait.”

Plusieurs membres des deux partis ont alors pris la parole: les whigs, pour établir que la déclaration de sir Robert Peel était suffisante; les tories pour soutenir que sir Robert Peel avait applaudi. Mais le chef des ultra-tories, lord George Bentinck, au nom de son parti, s'est levé et a accepté dans les termes suivants la déclaration du ministre:

“ Je regrette qu'il y ait eu cause d'agitation; je n'étais pas ici lorsque M. Cobden a fait ses observations; mais je sais que l'opinion générale de mes voisins sur ces bancs est que le très honorable baronnet a applaudi. S'il a en effet applaudi, les observations de M. d'Israeli étaient parfaitement justes; toutefois la déclaration du très honorable baronnet doit être considérée comme parfaitement satisfaisante. (Applaudissements.) Il n'est plus personne parmi nous

qui puisse croire que le très honorable baronnet avait applaudi, et j'espère qu'il ne sera plus question de cet incident.”

BULLETIN DE LA SEMAINE.

PARIS, 23 Avril 1846.

La semaine qui commence pour nous au jeudi s'est ouverte par une nouvelle qui a porté la douleur et la consternation dans tous les esprits. Jeudi, vers cinq heures et demie du soir, un assassin a tiré deux coups de fusil sur le Roi au moment où S. M. revenait d'une promenade dans la forêt de Fontainebleau.

ATTENTAT CONTRE LA VIE DU ROI.

Le roi revenait en char-à-bancs d'une chasse au sanglier qui avait eu lieu depuis la matin sous la conduite des princes. La reine, Mme la princesse Adélaïde, Mmes les duchesses de Nemours, d'Aumale, la princesse de Saxe-Cobourg, le prince Philippe son fils, le prince et la princesse de Salerne étaient dans le char-à-bancs avec le roi. Au moment où le cortège royal arrivait près du lieu dit la Fuisanderie, on entendit dans la rue royale deux coups de fusil qui furent tirés du petit paret d'Avon; il y eut un intervalle de deux à trois secondes entre le premier et le second coup.

FEUILLETON DE LA REVUE CANADIENNE.

LE DERNIER DES GROGNARDS,

La Comtesse d'Harleville

LE MARGUILLIER.

(Suite.)

XII.

COMMENT LE GROGNARD FUT ÉLU MARGUILLIER.

Ce triomphe parlementaire fut accueilli de François par le cri de: Vive M. le curé! qui fut répété par tous les assistants, à l'exception de Potard, qui, fidèle à son système d'opposition, ne desserra pas les dents.

registre de nos délibérations le procès-verbal de notre séance.

—Bien volontiers, messieurs, répartit celui-ci, en faisant hommage à mademoiselle François des marrons qui lui restaient et que la gouvernante accepta sans façon.

—M. Bourguignon, répondit Siraudin. —M. Bourguignon! exclama le secrétaire; c'est un bon choix que vous avez fait là! Vous avez parfaitement compris le vœu de l'opinion publique.

—Allons, allons, maître Corbeau, dit Potard l'opposant, ne faites pas tant de phrases, et écrivez ce qu'on vous dit d'écrire. Il se fait tard, et tout le monde n'a pas, comme vous, le moyen de se lever à neuf heures du matin.

—Mon cher monsieur Corbeau, dit à son tour l'abbé Caffieux de sa voix la plus douce, n'en de tempérer un peu ce que la recommandation du tisserand avait d'acérbe, hâtez-vous, car effectivement il se fait tard.

A la voix de son curé, le secrétaire s'assit devant la table, et se mit à transcrire le procès-verbal.

Pendant qu'il écrivait, François alla chercher trois bouteilles de vin et une énorme brioche, relief du pain béni qui avait été rendu le dimanche précédent par le comte d'Harleville.

Aussitôt que le scribe eut achevé son expédition qui fut lue par lui à haute voix, et successivement signée par les marguilliers et l'abbé Caffieux, ce dernier s'adressa à ceux-ci, en leur disant d'une voix flûtée, tout en leur montrant le gâteau:

—J'espère, messieurs, que vous ne refuserez pas d'accepter ce léger rafraîchissement! Les assistants firent un signe d'assentiment, excepté Potard qui, prétextant une affaire, prit sans façon congé du curé et de ses collègues. A peine était-il dans la rue, qu'on l'entendit fredonner la Marseillaise, qui était alors à la mode.

Potard est timbré, dit l'épicier; voter tout seul pour Thibault!... c'est drôle!

Galuchet ne disait pas que, sans la commande de François, il eût voté, lui aussi, pour Thibault, et que ce vote hostile eût entraîné celui de Siraudin et peut-être même de Tampon. Quelques paquets de chandelles, quelques livres de sucre et de café avaient suffi pour faire pencher la balance: à quoi tiennent les destinées des fabriques de paroisses et des empires!... L'intérêt personnel est le dieu de l'époque; avec lui les opinions disparaissent comme les feuilles sèches au souffle du mistral.

Potard n'est point fou, répondit l'abbé Caffieux, dont la charité chrétienne ne se fourvoyait jamais; c'est un homme qui veut soutenir ses opinions, bon gré, mal gré.

—Oh! monsieur le curé, fit Siraudin; vous avez bien de la bonté de prendre le parti de Potard, c'est un sornouf; et si vous saviez ce qu'il débite sur les prêtres, les cheveux vous dresseraient sur la tête.

—Impossible, mon cher monsieur Siraudin, reprit l'abbé en souriant; vous savez mieux que personne que je porte perrière. Puis, reprenant le ton sérieux, il ajouta: Je ne veux point savoir ce que Potard peut dire, même sur mon compte; je le saurais, que, s'il parlait mal, je le lui pardonnerais de grand cœur; occupons-nous de cette brioche, nous ferons beaucoup mieux.

On fit honneur au gâteau et au vin du presbytère, et neuf heures sonnaient à l'horloge de l'église, que l'état-major de la paroisse de Menegny devisait encore autour du foyer de l'abbé Caffieux; mais bientôt François, toujours fidèle observateur de ses us et coutumes ecclésiastiques, leva le siège en disant aux marguilliers: —Ce n'est pas pour vous renvoyer, messieurs,

mais il est neuf heures, et il faut que M. le curé se lève demain à six heures pour dire sa messe à sept.

—Au fait, il est temps de regagner son logis, dit M. Corbeau.

—D'autant plus, ajouta Galuchet, qu'il y a aujourd'hui beaucoup de monde chez M. le comte d'Harleville qui, en l'honneur de son épouse, a donné à dîner à tous ses anciens camarades domiciliés dans les environs, y compris M. Bourguignon. On pourrait avoir besoin de moi; il n'est tel que l'œil du bourgeois. — Oh! mon Dieu! fit-il en regardant la pendule, déjà neuf heures un quart! — A propos, monsieur le curé, ajouta-t-il en cherchant sa usquette, ne faudra-t-il pas que nous allions demain, vous à notre tête, comme c'est l'usage, annoncer à M. Bourguignon sa nomination de marguillier? — C'est juste, répliqua l'abbé; à demain donc, à l'issue de ma messe: on se réunira chez moi, à huit heures. Bonsoir, messieurs.

Quand François eut fermé et barricadé les portes du presbytère, — car elle ne laissait jamais ce soin à la jeune servante Nanon, — elle revint trouver l'abbé qui se disposait à se déshabiller. En apercevant son gouvernant, celui-ci se croisa les bras sur sa poitrine et lui dit avec un sentiment indéfinissable de cordialité:

—Savez-vous bien, François, que j'ai admiré ce soir votre adresse? Sans vous, c'en était fait de la nomination de M. Bourguignon!... Mais, dites-moi, friponne, ajouta-t-il en frappant doucement de ses deux doigts allongés la joue de son gouvernant, où avez-vous fait provision de tant d'esprit d'a-propos?

—Trédame! monsieur le curé, répondit François, on ne vit pas, pendant des années, avec des gens d'esprit comme vous, sans acquiescer un peu de savoir faire. J'ai vu qu'il fallait frapper un grand coup, et je l'ai frappé; s'en est cela, monsieur Galuchet nous jouait un

mauvais tour. Ai-je bien fait, monsieur le curé?

—Si vous avez bien fait, François! mais c'est à vous que je le demande, répondit le prêtre; c'est un coup de maître!... Dieu merci, par cette nomination nous allons posséder un palladium admirable pour notre chère église! Outre cela, ce choix flattera infiniment M. le comte d'Harleville qui aime M. Bourguignon comme la prunelle de ses yeux. Mais j'y songe, François, celui-ci ne se doute pas le moins du monde que nous avons jeté nos voix sur lui pour remplacer Châlumeau. S'il allait refuser l'honneur qu'on lui fait.

—Ne craignez rien, monsieur le curé, il acceptera; j'ai mis dans nos intérêts sa femme Lucienne, et puis, n'aurions-nous pas, pour nous aider, monsieur le comte d'Harleville, notre marguillier d'honneur? Il contraindrait bien vite M. Bourguignon à accepter. Ainsi, monsieur le curé, dormez tranquille!

Tout en discourant de la sorte, François avait ôté la perruque de l'abbé et l'avait coiffé d'un bonnet de coton, ceint à la base d'un ruban orange large de trois doigts. Le vieillard avait déboutonné systématiquement sa soutane, et la gouvernante n'ayant plus à s'occuper de la toilette de son maître, alluma sa lampe, souhaita une bonne nuit à l'abbé, et se retira, non sans lui avoir recommandé de se lever aussitôt qu'il sonnerait du réveil du matin de la salle à manger; indiquerait six heures.

Le bon ouré prit son bréviaire, lut ses prières du soir, et se mit au lit, où il ne tarda pas à s'endormir du sommeil du juste.

Tandis que tout le monde dormait au presbytère, le village était presque mis en émoi par les nombreux visiteurs du château qui, un peu plus, et parlant haut, s'acheminaient dans toutes les directions; c'étaient les convives du comte d'Harleville qui retournaient chez eux. Notre grognard de son côté arrivait dans la